Hélène BATY-DELALANDE, Carine TRÉVISAN, dirs, *Entrer en guerre*

Paris, Hermann, coll. Cahier textuel, 2016, 344 pages

Reynald Lahanque

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11639>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11639

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 398-400

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Reynald Lahanque, « Hélène BATY-DELALANDE, Carine TRÉVISAN, dirs, *Entrer en guerre* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11639> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11639>

bannis de leur patrie pour la cause de la liberté. Il le refuse aux tyrans ». Cependant dès octobre 1793, la Constitution est suspendue, puis abrogée ; le droit d'asile disparaîtra de la nouvelle Constitution. C'est en 1946 qu'il réapparaît et fait débat dans sa formulation, au départ jugée trop large (accueil des « combattants de la liberté ») pour se formaliser de la sorte : « Tout homme persécuté en violation des libertés et des droits garantis [...] a droit d'asile sur les territoires de la République » (27 octobre 1946, 4^e alinéa du préambule). En 1983, le Conseil d'État, interpellé par France terre d'asile, suivi du Conseil constitutionnel (loi du 3 septembre 1986), affirmèrent que le préambule de la Constitution, n'était pas applicable directement et devait passer par les conventions internationales. « Cette jurisprudence freine toute reconnaissance d'un droit à l'asile pour ne reconnaître qu'une *faculté* de l'État d'organiser les modalités d'octroi de l'asile sur son territoire » (p. 75). Autrement dit, l'État ne voulait pas se retrouver dans une obligation d'accueil sur sol, mais préférait se placer par la Convention de Genève sous le couvert d'une protection internationale qui ne formule pas d'obligation précise à ce sujet. Ce qui ressort de différents textes – dont ceux de l'Union européenne – est que le droit d'asile est un droit subjectif et individuel que l'État a charge de protéger, mais que dans les faits c'est l'État qui exerce son droit de souveraineté de son territoire, souvent en opposition avec le devoir de protection de victimes de persécutions. Si les discours sur l'asile montrent une spécificité de l'accueil, les législations successives n'ont fait que renforcer les contrôles afin de débouter les demandeurs (centres de rétention, contrôles aux frontières, comparaison d'empreintes, etc.) jusqu'à suspecter le demandeur d'avoir créé les conditions de sa persécution. Ce texte européen (directive d'avril 2004, article 4) semble ainsi en opposition radicale avec la terminologie initiale de défense des « combattants de la liberté », puisqu'il invite à la passivité politique.

Le dernier article est constitué de deux extraits d'articles parus dans *La Vie des idées*, qui évoquent, à partir d'exemples concrets, la situation de manière moins eurocentrée – à partir de la Jordanie pour le premier – puis l'absurdité de la recherche de preuves et la difficulté à légiférer en matière d'orientation sexuelle pour le second, laissant ainsi une petite place aux récits et aux témoignages.

Les cinq dernières pages sont constituées d'une bibliographie, certes courte, mais très judicieusement commentée, qui offre au lecteur néophyte un complément d'informations précieux.

Cet ouvrage, aux écritures variées, offre un riche panel de rappels terminologiques et historiques des « réfugié.e.s » et des catégories qui y sont associées. Il apporte des éléments concrets permettant une remise en cause du langage commun et des assignations qu'il véhicule.

Delphine Leroy

Experice, université Paris 8, F-93526

Delphine.leroy05@univ-paris8.fr

Hélène BATY-DELANDE, Carine TRÉVISAN, dirs, *Entrer en guerre*

Paris, Hermann, coll. Cahier textuel, 2016, 344 pages

Les deux directrices de l'ouvrage sont des chercheuses en littérature française du xx^e siècle, toutes deux membres de l'unité de recherche Cerilac de l'université Paris 7 (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires en lettres, art et cinéma). Hélène Baty-Delalande est l'auteure de travaux sur Roger Martin du Gard, Pierre Drieu la Rochelle et André Gide. Carine Trévisan s'est fait connaître par ses recherches sur Louis Aragon (sa thèse portait sur « la dépersonnalisation dans *Aurélien*, un nouveau mal du siècle », thèse publiée aux Presses universitaires de Franche-Comté, 1996), ainsi que par ses travaux sur les récits touchant à la guerre de 1914-1918, en particulier *Les Fables du deuil. La Grande Guerre : mort et écriture* (Paris, Presses universitaires de France, 2001). Dans une brève introduction (pp. 5-11), les deux directrices présentent avec une grande clarté l'ensemble des vingt et un textes réunis, chacune étant aussi l'auteure de l'une des contributions.

Ces contributions sont issues d'un colloque qui s'est tenu à l'université Paris 7 en novembre 2014, dans le contexte des très nombreuses manifestations, scientifiques et autres, consacrées au centenaire du début de la Grande Guerre. Il n'est donc pas surprenant qu'une majorité des textes (treize sur vingt et un) traite de cet événement sans précéder et sans commune mesure avec les autres « entrées en guerre » prises ici en compte, de l'Antiquité à la Seconde Guerre mondiale. Que le corpus étudié soit assez éclaté est une limite habituelle à ce genre d'ouvrage, mais c'est aussi ce qui en fait la richesse : la multiplicité des objets et des méthodes d'approche ouvre quantité de perspectives. De même, la distribution des textes en quatre grandes parties est plus empirique que logique : elle a le mérite de mettre en relief les problématiques sous-jacentes au thème directeur de l'ouvrage, thème lui-même pensé comme « basculement décisif » et « ensemble d'ajustements idéologiques, institutionnels, culturels » (p. 6). Car l'épreuve de la guerre altère en profondeur les sensibilités, les émotions, les imaginaires ;

elle réclame des individus et des sociétés des modes d'appropriation et de justification de la brutalité. En cela, les études réunies dans le présent volume entendent prolonger les réflexions récentes des historiens sur « les cultures de guerre ».

La première partie, sous le titre « Rituels » (pp. 13-89), regroupe cinq études aux objets très différents, mais qui mettent toutes l'accent sur les manières extrêmement codifiées dont s'effectue le passage de la paix à la guerre. L'article d'ouverture, qui porte sur « les rituels d'entrée en guerre dans la Rome républicaine » (Emmanuelle Valette, pp. 15-34), offre un point de fuite historique saisissant en ce qu'il traite d'une « société pour la guerre » (p. 15), où la paix, loin d'être la norme, n'est qu'un bref intermède entre deux conflits. L'entrée en guerre n'y a donc pas le statut d'un événement qui fait irruption dans le cours des choses, chaque conflit étant la réactivation d'une guerre qui a déjà eu lieu, la rupture d'une alliance ou d'une trêve. Sa ritualisation en est d'autant plus forte, elle se traduit par « un ensemble de procédures, faites de gestes et de mots » (fêtes religieuses, déclarations solennelles), « qui ont pour fonction d'associer les dieux à chaque étape du processus et de s'assurer leur soutien pour obtenir la victoire » (p. 19). Pour que la guerre romaine soit une guerre « juste » (*justum bellum*), c'est-à-dire conforme au droit, il est impératif que toutes les formes soient respectées. Ce qui en fait aussi une guerre « pieuse » puisqu'elle est déclarée et conduite avec l'appui des dieux. Qu'il faille à la guerre des justifications, des raisons et même de saintes raisons, on peut se demander si ce n'est pas là une leçon qui a traversé l'Histoire, sous des modalités très différentes. Les autres études consacrées à des formes de ritualisation de l'entrée en guerre peuvent être lues sous cet éclairage, à commencer par celle de Florence Alazard sur « la déclaration de guerre à Venise en 1509, entre cérémonie, rituel et récit chevaleresque » (pp. 35-50) : les bonnes manières légitiment une guerre qui a en réalité déjà commencé, et plus encore une « guerre mortelle », dûment notifiée comme telle par le héraut du roi de France, une guerre qui « prône l'achèvement de l'ennemi plutôt que sa capture et ne distingue pas le combattant du non-combattant », en ce qu'elle assigne « aux guerres entre chrétiens la nature d'une croisade contre les infidèles » (p. 43). Hugues Marquis décrit, quant à lui, la « solennité de l'entrée en guerre » à travers « les cérémonies patriotiques » et la déclaration de 1792 (pp. 51-63) : de nouveaux rites voient le jour, qui recyclent pour partie des fêtes religieuses, plantation d'arbres de la liberté, prestation de serment civique, *Te Deum* de la victoire, fêtes républicaines. En revanche, l'insurrection vendéenne de 1793 vient briser le

consensus national, elle est assimilée par l'État à une révolte d'Ancien régime : comme le montre Anne Rolland-Boulestreau (pp. 65-76), « Entrer en guerre civile pendant la Révolution française » est totalement étranger aux nouveaux rituels républicains, puisque se heurtent « deux visions incompatibles du monde » (p. 72), « qui conduisent à une sécession radicale » (p. 74). Aucune forme ne peut ici contenir, un tant soit peu, la brutalité : la « guerre mortelle » peut donc aussi se passer de rituels. Dans la dernière étude de la première partie « Avant le combat, forger les hommes. L'instruction du soldat vue par Hollywood » (pp. 77-89), Gaspard Delon s'intéresse à un tout autre rituel, où se négocie le compromis entre la liberté individuelle chère à l'Amérique et l'emprise de l'État sur l'individu, tel qu'il est mis en scène par le cinéma dans toute son ambiguïté.

Sous le titre « Imaginaires et sensibilités » la deuxième partie (pp. 91-185) met l'accent sur l'ébranlement sensoriel et psychique causé par l'entrée en guerre, entre exaltation patriotique et psychose de masse. Cette ambivalence est un leitmotiv des études regroupées ici, qui ont en commun de porter sur l'entrée en guerre de 1914 – à l'exception de celle d'Alain Parrau, « Mai-juin 1940 : l'effondrement et le chaos » (pp. 171-185). La contribution de Carine Trevisan, « L'appel de l'abîme » (pp. 93-101) dit avec beaucoup de force ce mélange de fascination et d'angoisse, d'exaltation et d'aveuglement, « l'étonnante et inquiétante gaité de l'entrée en guerre » telle que décrite par Stefan Zweig (p. 99), la « contagion de fureur meurtrière » perçue très tôt par Romain Rolland (*ibid.*), cette ivresse si semblable à la fête selon Roger Caillois, cette levée des interdits qui fera dire à Sigmund Freud que « les gestes hier prohibés et réputés abominables apportent maintenant gloire et prestige » (cité p. 97). Ce trouble mélange de curiosité et d'inquiétude est de même perceptible dans les journaux de soldats étudiés par Galit Haddad sous l'angle du « baptême du feu » (pp. 103-116). Mais c'est aussi comme expérience sensorielle inédite que s'opère cette initiation. L'étude de Martin Kaltenecker, « Entrer dans le bruit » (pp. 117-135), fait écho à l'intérêt récent des historiens pour cet aspect du déchaînement guerrier : les écrits des soldats témoignent de l'effroi causé par les détonations, les explosions et le sifflement des obus, de même que des aptitudes peu à peu acquises dans le déchiffrement des bruits de la bataille. Nicolas Bianchi revient plus spécifiquement sur le moment de la mobilisation, en tentant de cerner ce que comporte de représentations idéalisées l'imagerie de « la fleur au fusil » (pp. 137-153). La joie affichée et le « sourire aux lèvres » ont un effet de déréalisation qui retarde le moment des

larmes et des rires faux. En s'intéressant aux « lisières de l'expérience », Hélène Baty-Delalande (pp. 155-170) approfondit tous ces thèmes, à partir d'un très large corpus de romans publiés pendant et après la guerre : ce qu'elle pointe dans ces romans est « ce moment d'errance provisoire avant le grand saut dans l'horreur des combats meurtriers d'août 1914 » (p. 156). Entre l'aventure rêvée et la désillusion amère l'écart est immense : s'il permet à l'écriture romanesque « de penser l'imminence de l'événement », il interdit d'en « circonscrire les contours » (p. 170).

Sous le terme « Socialisations » la troisième partie (pp. 187-276) entend répondre à la question de savoir comment amortir le choc et la brutalité d'une entrée en guerre, comment nommer et penser un tel événement. Le recours à la presse est ici privilégié : les journaux de tranchée publiés dès l'automne 14 (Alice Faroche, pp. 189-201) ; *La Gazette des classes du Conservatoire* où les musiciens devenus brancardiers disent la déconsidération dont ils font l'objet et leur volonté de faire œuvre patriotique (David Mastin, pp. 203-216) ; le *Courrier de l'ON*, « journal collectif d'un orchestre français durant la drôle de guerre », dont Karine Le Bail (pp. 263-276) montre l'indifférence à la politique ; la presse basque antifasciste pendant la Guerre d'Espagne, où se dévoilent exemplairement « les mécanismes de socialisation » destinés à familiariser les lecteurs, images à l'appui, avec les réalités du conflit (Severiano Rojo Hernandez, pp. 229-245) ; ou encore les périodiques de cinéma américains lors de l'entrée des États-Unis dans la Grande Guerre, qui livrent une vision à la fois aseptisée et spectaculaire des champs de bataille, « entre pragmatisme et patriotisme » (Véronique Elefrier-Perrin, pp. 217-228). Pour sa part, c'est à travers l'étude du film *Les Otages* (1939) de Raymond Bernard que Sylvain Louet revient sur « le motif du consentement à l'entrée en guerre » en 1914 (pp. 247-261) : dans le contexte d'une nouvelle montée des périls, c'est la contrainte et la résignation que le cinéaste met en scène et non pas l'adhésion collective.

La dernière partie, « Reconfigurations » (pp. 277-340), en traitant de cas bien différents d'ébranlements provoqués par l'irruption de la guerre, ajoute encore à la richesse des perspectives ouvertes par l'ensemble du volume. Vincent Cogibu s'intéresse au cas de « Rémy de Gourmont dans la tourmente » (pp. 279-295) et montre comment l'auteur du « Joujou patriotisme » (1891) a été conduit, une fois la guerre survenue, sinon à se désavouer, du moins à trouver un compromis entre sa critique radicale du chauvinisme et son empathie envers les combattants. En retraçant « l'itinéraire d'un médecin indochinois engagé pendant

la Première Guerre mondiale » (pp. 297-316), Claire Tran Thi Liên décrit un cas singulier d'ascension sociale : se porter volontaire s'inscrit dans une quête de reconnaissance, récompensée sur le terrain, mais déçue lors du retour au pays, tant les discriminations coloniales perdurent, alors même que la métropole avait dû compter sur les renforts considérables venus d'Afrique et d'Asie pour venir à bout de l'ennemi. Entrer en guerre comme possibilité d'entrer dans « la nouvelle vie », ce fut le lot de jeunes bourgeois italiens cultivés, auteurs de carnets et de journaux intimes, publiés dans le contexte de l'essor du fascisme. Dans l'étude qu'il propose de ce corpus (pp. 317-326), Marco Mondini met en lumière ce dont est faite la *vita nuova* recherchée : camaraderie, virilité, loyauté, valeurs qu'incarne par excellence la figure de l'*Alpino*, le combattant des Alpes, érigé en « un canon littéraire et iconographique qui préexiste à la guerre, mais que la mobilisation culturelle consolide et diffuse » (p. 326).

Le texte sur lequel se clôt le volume fait davantage fonction d'ouverture que de conclusion : il porte sur un tout autre cas de « refiguration », celui des visions successives données de « l'année Quatorze » dans les manuels d'histoire du secondaire (Christian Amalvi, pp. 327-340). La prise en compte des recherches les plus récentes a conduit à d'importantes révisions : complexité des causes du premier conflit mondial et responsabilité partagée entre les puissances ; départ au front non dans l'enthousiasme mais dans le calme et la résignation ; grossières erreurs de l'État-major et « bourrage de crâne » ; brutalisation des comportements... si bien qu'on « privilégie moins désormais des héros que des martyrs » (p. 340). À l'image de cette ultime contribution, le volume tout entier se révèle fort précieux en ce qu'il conduit à défaire nombre de mythes et de représentations tronquées. Il apporte aussi la preuve que la prise en compte des travaux les plus innovants des historiens contribue, sur un tel sujet, à un renouvellement salutaire de la recherche littéraire.

Reynald Lahanque

Lis, université de Lorraine, F-54000

rlahanque@me.com

Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Dominic THOMAS, dirs, *Vers la guerre des identités ? De la fracture coloniale à la révolution ultranationale*

Paris, Éd. La Découverte, 2016, 300 pages

Comme le suggère le sous-titre, cet imposant ouvrage collectif reprend les thèmes abordés dans *La Fracture coloniale* (Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine